





*"Tout crépuscule est double, aurore et soir. Cette formidable chrysalide qu'on appelle l'univers tressaille éternellement de sentir à la fois agoniser la chenille et s'éveiller le papillon".*

Victor Hugo, Philosophie, Commencement d'un livre.

## Leçon de vie

Œuf, chenille, cocon, chrysalide, papillon ou l'histoire d'un élan magnifique, du périssable vers l'éternité.



**L'œuf**, au commencement et en finalité de tout. Origine première, cercle clos d'un mythe de l'éternel retour, origine et renouvellement de la vie. Offert en point de départ comme un point

d'aboutissement, l'œuf comprend par avance le devenir, les phases successives de l'épanouissement, toutes les étapes de la vie à travers les mues de croissance et la métamorphose.

Mais comment expliquer que survint en nous, à l'origine, l'instinct de se perpétuer, de répéter la vie aux frontières de la mort et de produire des êtres vivants semblables à soi-même au gré d'une mémoire reproductrice ? Est-ce à la perte de l'immortalité dont parlent les mythes fondateurs, que se forma cet instinct ? La vie ayant tout à coup une fin, il fallait la rétablir dans un courant continu, dans un cycle où, partant de l'œuf on en revenait à lui.

De quelques dizaines à quelques milliers, pas plus gros qu'une tête d'épingle, leurs formes varient à l'infini. Couleur blanc crème, blanc verdâtre ou couleur primaire, jaune, rouge, bleu, prenant une teinte tantôt

plus foncée, tantôt translucide, ce sont des raisins minuscules où l'on devine la vie qui se forme en secret.

Abandonné à sa destinée, à la merci des intempéries et des prédateurs, dissimulé au mieux par la femelle à moins qu'il ne soit dispersé par certaines espèces et parachuté dans un vol virevoltant au-dessus d'un champ de graminées, chaque œuf est une geôle. Le captif y trouve une réserve de nourriture qui suffit à son processus de croissance. La paroi respire, sensible aux températures extérieures, ce qui va faciliter, précipiter ou retarder l'éclosion, au gré d'une sécheresse, d'un retour du froid, d'une gelée tardive ou d'une chaleur humide. De plus en plus à l'étroit au fur et à mesure qu'il grandit, le prisonnier attend son heure pour naître doublement à la lumière et à soi-même. Rongeant la coque de l'œuf avec méthode, la larve se dégagera après avoir dévoré ce qui fut sa prison.



Et l'œuf libère la **chenille** qui va s'aventurer sur la plante d'accueil pour se repaître à satiété. Comment imaginer que cette chenille, tel un fil minuscule, à ses débuts, renferme tous les éléments de ses mues, de ses métamorphoses, qu'elle contient de multiples enveloppes, le fourreau de sa nymphe et son papillon complet, le tout replié l'un dans l'autre, avec un appareil immense de vaisseaux pour respirer et digérer, de nerfs pour sentir, de muscles pour se

mouvoir. Prodigieuse anatomie ! La bête abrite même une manufacture de soie et sacrifiera ces organes primitifs dans un prodigieux tour de force.

Consommation débridée, entrecoupée de brefs répit. Petit vermicelle nerveux, elle va se mettre à ronger ce qui fût sa prison. Il faut accumuler les réserves qui lui permettront de s'accoucher. Constituée essentiellement d'un tube digestif, elle dévore ensuite les feuilles, arrache, ronge, grignote, absorbe, digère, laissant derrière elle un spectacle de ruine, désolé et déchiqueté. Tête proéminente, appareil buccal puissant, mandibules et mâchoires fortes, une arme de destruction massive.

Les yeux en arc de cercle et au nombre de six lui offrent une vision large, évasée, pour ainsi dire panoramique bien que manquant de précision et d'intensité. Grâce à ses six pattes et à leur configuration la chenille se déplace en rapprochant la partie arrière de son corps de sa partie antérieure, comme une boucle qui grandit, se love et se resserre pour se détendre en souplesse, progressant comme un géomètre arpenteur, mesurant à chaque instant l'écart et le relief du terrain. Sa lèvre saillante libère un fil de soie souple, qui s'étire à l'infini et lui permet de se fixer à une tige ou de se construire un refuge, de descendre en rappel, de se laisser choir dans le vide comme dans un saut à l'élastique ou encore de tisser le cocon qui protégera la nymphe et le passage à l'état de chrysalide.

Cette première existence s'achève dans l'écoeurement et la dilatation d'un corps enflé à se fendre, jusqu'à la démesure. La chenille va cesser de s'alimenter. Elle doit se préparer à la mue. Jeûne, abstinence, oisiveté lourde et silencieuse, recueillement de soi, vide intérieur soudain, un rite obligé de passage. Arrimée grâce à plusieurs fils de soie, elle se fige dans l'attente d'un signal, d'une autorisation intérieure, d'une première contraction. Puis elle perce la carapace, échancre l'ouverture et pousse de toutes ses forces comme s'il lui fallait fendre la dalle d'un caveau, briser le sceau du secret...

Eblouie par les lumières du monde, elle s'extirpe de l'ancien fourreau. C'est la première **mue**, il y en aura d'autres. La chenille se défroque. Nouvelle peau, fragile et plissée, nouvelle couleur parfois, d'une tonalité plus intense. Les mues se succèdent, à quatre ou cinq reprises, comme une simple formalité.



La croissance achevée, la chenille va préparer sa transformation définitive et prodigieuse. Elle va alors entrer en **chrysalide** comme on entre en religion, recluse dans sa cellule monacale, en un lieu étroit, inviolé et clos où elle se détruira et se recréera successivement. C'est l'étape de la transformation clandestine.



Elle s'aménage une sorte de catacombe, une cavité refermée sur elle-même, un **cocon**, et se réfugie en ce lieu ignoré du monde, où les frontières entre la vie et la mort sont indécises, fluctuantes, entremêlées. Elle se tient désormais immobile, dans une inertie absolue, l'esprit en complète vacuité.

Les préparatifs externes sont terminés. L'opération interne peut débuter. La chenille va s'y conserver pendant des mois ou des années. Vie retirée, en suspens, en sourdine, affaiblie à l'extrême. Des opérations subtiles et précises vont s'enchaîner, de destruction et de dissolution, en même temps ou presque que de création ou de recréation. Perte de poids, baisse des échanges, mort d'un grand nombre de cellules. Le corps se dissout, s'autodigère, ce qui libère des matériaux, puis période de repos avant que les échanges ne reprennent progressivement, utilisant les matériaux libres pour la reconstruction, mieux, l'édification, des foyers génétiques composant progressivement la forme élégante du papillon.

La loge des métamorphoses, le lieu matriciel des transformations n'a toutefois pas encore révélé tous ses secrets. Etat éminemment transitoire entre deux étapes du devenir qui implique le renoncement à un certain passé, une rupture même, et l'acceptation d'un présent prodigieux et, en même temps, d'un avenir imprévisible.

Lorsqu'elle parvient à sa fin, on distingue, par transparence, les diverses parties du papillon, sa future coloration ainsi que, bien que plissés, certains motifs de sa livrée, l'esquisse des pattes et l'ébauche des ailes. Les couleurs sont d'abord pâles puis de plus en plus intenses : l'apparition est imminente. Le papillon s'extrait de la gangue, s'extirpe au prix d'efforts considérables. Les ailes sont extrêmement petites, flétries, plissées, en chiffonnades mais elles grandissent bientôt et prennent toute leur dimension. Funambule qui se prépare à une figure périlleuse, acrobate en quête d'exploit, il s'impose un ultime répit avant l'envol et les griseries.



**Le papillon** paraît, une merveille de l'art pour l'art, une figure d'une grande gratuité esthétique, un aboutissement tout en grâce et parfait, dans l'oubli des

étapes qui ont permis son avènement : il se veut apparu par magie, comme dans le claquement de doigts d'un magicien.

Echappé du cocon, il jouit d'un nouveau privilège, le vol, une liberté insensée pour une passion folâtre.

Tantôt il ne se nourrit pas, tantôt il s'enivre de nectar, au fond des corolles de satin, ou de la pulpe des fruits tombés qui s'alcoolisent dans l'herbe. Le papillon, qu'il soit de jour ou de nuit, ne songe qu'à l'amour, n'est conçu et constitué en définitive que pour l'intrigue, les fêtes galantes, les rendez-vous clandestins, à la poursuite des proies amoureuses qui exaltent un parfum capiteux pour dire qu'elles sont dans les meilleures dispositions d'accueil.

Si l'amant n'apprécie pas les préliminaires et n'en a tout simplement pas l'idée, il aime ensorceler les yeux de sa partenaire par une valse nuptiale, avant de conclure son entreprise dans une étreinte passionnée. Le plus souvent, les partenaires, le mâle en premier, meurent peu après la ponte qui constitue en vérité le but de ces affairéments amoureux.

J'ai récolté des chrysalides cachées dans l'écorce fissurée des arbres, suspendues à un fil de soie ou enfouies à peu de profondeur. C'est une expérience formidable que d'assister à l'exploit spectaculaire de l'émergence, comme si on y trouvait à chaque fois un motif et un modèle de délivrance pour soi-même. Alors que les papillons inscrivent naturellement dans le monde leurs ivresses particulières et leurs rythmes de vie, nous nous découvrons semblables mais distincts, détachés du monde par la conscience que nous avons de nous-mêmes, en rupture ou en exil, et c'est par la culture qu'il faut chercher, retrouver notre accord et fonder notre propre loi de l'harmonie. En toute investigation, la nature reste le modèle et la

mesure. L'approcher, la comprendre, c'est en même temps nous comprendre nous-mêmes, par rapprochements, comparaisons et résonances profondes, la culture n'étant jamais au départ qu'un ensemble de phénomènes naturels qui se sont altérés, modifiés au creuset de notre être, dans les chambres contiguës de la mémoire et de l'imaginaire. Cet imaginaire que le papillon incarne en toute perfection.

Les papillons se repèrent par les substances olfactives qu'ils émettent, dans la proximité ou à plusieurs kilomètres de distance, grâce à leurs antennes réceptrices, d'une extrême sensibilité. L'effluve qui leur est particulier voyage dans les airs, parmi des milliers d'autres senteurs diffusées par des milliers d'autres espèces, circule sans pourtant ne jamais se mêler et se confondre ou se perdre. Il n'y a que cet effluve qui leur correspond, qui s'inscrit pour ainsi dire sur leur fréquence, qu'ils peuvent reconnaître, ces missives étant décodées, déchiffrées sur le champ par les seuls intéressés.

Mais quand il y a du vent, ou lorsque les vents sont contraires et dévient la trajectoire des odeurs, déforment même leur sphère d'influence, comment expliquer le fait qu'ils se repèrent tout de même ? C'est sans doute, il faut le supposer, qu'ils doivent alors jouir d'un autre sens leur permettant d'émettre et de décrypter des radiations magnétiques ou télégraphiques pour se rejoindre. Lorsqu'ils sont rapprochés, circonscrits par le vol dans un espace intime qui n'est plus qu'à eux, sans plus s'intéresser au

reste du monde, la parade nuptiale débute, effectuée par le mâle, qui doit séduire sa partenaire, l'inciter à s'accoupler.

Séduction parfois compliquée ; c'est une chorégraphie dans l'espace, une calligraphie qui ne laisse de traces nulle part sauf dans l'âme. Des figures s'enchaînent, des sauts de l'ange, des acrobaties aériennes, des battements d'ailes nerveux dans l'impatience du désir qui les oppresse toujours d'avantage, à mesure qu'ils se démènent.

Après être restée un moment à observer le spectacle, la belle, les ailes jointes chez les diurnes, les ailes déployées chez les nocturnes, fuit tout à coup, s'esquive d'une jolie manière, furtive, intrigante et coquine. Elle engage par là son prétendant dans un jeu de poursuite entre les troncs, sous le couvert des branches, en plongée vers une pâture de graminées, ou en vertige par de là les cimes, dans le bleu ou le temps gris du moment.

En même temps qu'elle vérifie la qualité du désir et l'ardeur de son poursuivant, la femelle sent l'accélération du sang dans les nervures de ses ailes. Son désir s'aiguise, au gré de la course. Toutes ses parties intimes s'éveillent à vif dans un dérèglement des sens. Elle atteint le degré d'excitation et d'ivresse qui la porte à l'assentiment. Elle est disposée à la parade, adopte la posture caractéristique de l'offrande de soi, passive et comme figée dans un rêve, sans plus remuer d'une antenne ni d'une écaille.

Si plusieurs mâles arrivent dans le même temps ou presque sur les lieux, convoqués en quelque sorte par les effluves, ils en viennent à combattre pour emporter la faveur d'ensemencer la belle : c'est une joute, toutefois, où ils ne s'agrippent pas, ne se prennent pas aux crochets qu'ils ont à l'extrémité des pattes, et ne cherchent jamais à se déchirer les ailes pour précipiter l'adversaire, en chute libre, dans un dernier tournoiement. Leur combat est littéralement parfumé. C'est un véritable tournoi d'odeurs qui s'engage, chaque mâle libérant la sienne propre dans l'espoir d'être l'élu qui pourra s'accoupler avec la femelle, spectatrice et enjeu de la joute que l'on dirait japonaise par le raffinement. Etourdie par l'effluve qu'elle distingue et préfère à tous les autres, elle marque à celui qui l'exhale son entier consentement.

Lorsqu'une femelle rejette un mâle, en y mettant beaucoup d'opiniâtreté, c'est qu'elle a déjà été fécondée par un prétendant précédent, ou qu'elle n'est pas prête, ou encore qu'il lui déplaît et que son parfum ne la ravit d'aucune façon. Elle a plusieurs manières toutes à elle de le lui faire comprendre : elle déroule promptement sa trompe et la tient dressée devant lui. Elle recourbe la pointe de son abdomen et se tient un moment dans cette convulsion. Il arrive aussi qu'elle adopte une posture d'intimidation, en jetant la tête fort en arrière, la gorge tendue en signe de refus définitif. Elle le congédie sans autre forme de procès.

Dans le cas contraire, elle s'anime sous ses yeux, en proie à une espèce de fièvre et se trémousse, s'envole ensuite pour participer à la danse du prétendant. Elle entre dans la valse amoureuse, décrit dans les airs sans fin avec lui une suite de cercles et de spires qui tantôt s'élargissent, tantôt s'étrécissent, figures de l'émoi et de l'ensorcellement.

Ayant accueilli favorablement les avances du mâle, ivre de la valse accomplie, elle se résout bientôt à l'accouplement, le supportant ordinairement de manière passive. La cérémonie se passe sans rien de farouche ni de brutal. Quand on a des parures si somptueuses mais fragiles, on doit s'accorder dans la délicatesse.

Les partenaires se rangent côte à côte, collent, accolent l'un à l'autre leurs corps minces et fuselés, établissant ainsi le premier contact familial. Puis ils se tournent chacun dans le sens opposé, se placent dos à dos, afin que le mâle puisse transférer aisément le liquide séminal dans la cavité intime de sa partenaire.

Ces accouplements durent ordinairement une vingtaine de minutes mais peuvent durer jusqu'à trois ou quatre heures, toute la nuit chez les paillons nocturnes, les sphynx et les phalènes dont l'étreinte amoureuse ne cessent qu'aux premières clartés : il s'agit de bien conclure l'opération en même temps que d'y prendre un plaisir raffiné et prolongé.

S'ils sont dérangés dans la manœuvre amoureuse, le plus souvent par un oiseau qui convoite cette double proie, ils s'envolent ensemble, tout en restant attachés dans la même position, soudés l'un à l'autre, pour se reposer dans un endroit plus tranquille. Parfois c'est seulement le mâle qui enlève sa partenaire et marque tout l'effort, elle se laissant porter par lui dans l'esquive et la dérive.

Il n'est pas rare qu'une femelle, d'un caractère inconstant et frivole, s'accouple avec plusieurs mâles, y prenant un plaisir répété et sans frein. Dans ce cas de figure, c'est le liquide séminal du dernier partenaire qui sert à la fécondation. La femelle s'envole ensuite après ces exploits répétés, pour aller poser ses œufs sur une plante d'accueil, les fixant en lot ou séparément par une espèce de glu coulant de ce qui était sa lèvres filière quand elle était chenille.

Les parades et les accouplements se produisent le plus souvent de la sorte, lorsque les deux partenaires ont le privilège du vol, mais chez certaines espèces où seul le mâle jouit de ce privilège, la femelle reste tapie au sol ou juchée sur une branche, s'efforçant par des missives olfactives d'attirer un amant. C'est une singularité que l'on peut observer chez les vers luisants. La femelle reste dans un état larvaire, allume au sol ses balises pour alerter les mâles et leur vol fantasque dans l'espace de la nuit. C'est la même cérémonie chez certains papillons, les balises étant chez eux olfactives.

Ces métamorphoses et leurs secrets exercent sur nous quelque chose de fascinant. Elles éveillent de nombreux échos car en les observant, nous pouvons comprendre les transformations qui s'opèrent en nous, d'âge en âge, quand c'est par la culture que nous avons à retrouver notre plein accord au monde.

La chrysalide nous enseigne que tout est et que tout doit changer. En perspective, la modification et le rite du renouvellement, comme d'un pacte ancien, un contrat de l'instant et de toujours, sans que l'on sache bien s'il s'agit d'une recreation ou d'une réorganisation des éléments et de ses éléments entre eux, s'associant en de nouvelles combinaisons qui apporteront un progrès. Le changement n'affecte sans doute pas l'essence de ce qui change.

Ouvrons la chrysalide. Dans son linceul, nous ne trouverons qu'une sorte de liquide laiteux où rien n'apparaît. Il y a un moment où rien de l'ancien ne paraît plus, ou rien du nouveau ne paraît encore. Confiante cependant, la momie s'entoure de ses bandelettes, acceptant docilement les ténèbres, l'inertie, la captivité du sépulcre. Elle sent une force en elle et une raison d'être, une cause de vivre encore. Quelle raison ? Quelle cause ? La vitalité amassée par son travail antérieur. Tout ce qu'elle a accumulé, comme chenille laborieuse, c'est son obstacle à la mort, son impuissance à périr, ce qui fait que tout à l'heure elle doit non seulement vivre, mais d'une vie

douce et légère, dont la facilité est précisément proportionnelle aux efforts qu'elle fit dans l'existence.

Ce moment où tout semble mort et ne l'est pas, où il y a une vie indécise, un décès partiel si l'on veut, ou comme un suspens, une bouillie où des formes se fondent sans que de nouvelles apparaissent, renaissent autrement, ce moment est un événement captivant. Comprendre l'instant du processus de transformation qui est le nôtre au présent, alors que nous sortons d'une société de consommation à outrance, et que certains plus impatientes ou préparés plus tôt que d'autres à la métamorphose choisissent de ne plus consommer.

Sous cet angle, la chrysalide est collective, entraînant une société à passer à un autre stade de son développement ; elle est en même temps individuelle, chacun ayant tâche, au risque d'être laissé pour compte, taré, attardé ou arriéré, de se transformer en soi-même à partir des éléments intimes qui le composent.

Chacun de nous a bien remarqué et éprouvé que chaque jour l'on naît quand chaque soir on meurt ; qu'il y a des mues et des transformations difficiles d'âge en âge, des rites de passage, des étapes de modification profonde.

Dans un premier temps on s'alimente, on s'emplit, on se gorge et se gave, on s'alourdit de la matière accumulée. Dans un deuxième temps, pour la

transformation que l'on veut ou qui s'opère malgré soi, on s'isole en silence, on cherche l'ombre ou le cloître, le refuge clandestin à l'abri des regards indiscrets. Enfin, troisième étape, on réapparaît autrement, sortant d'une chrysalide portée sous la peau : c'est nous et ce n'est plus nous ; c'est nous quand même, même si on ne se reconnaît pas.

D'étape en étape, la personnalité est continue, détruite, reconstruite ; nous ne la dirons progressive qu'à la condition d'admettre et de comprendre que toutes les étapes ont leur importance, leur valeur et leur force d'évidence. Aucune ne prime sur aucune autre, quelles que soient les apparences, la dynamique même de ces apparences, sous lesquelles et à travers lesquelles on se poursuit, s'achève et recommence.

Observer une chrysalide au moment de l'émergence du papillon a un effet profond sur nous-mêmes. La fascination s'exerce par échos nombreux, suscitant une aspiration et nous conférant une confiance ; C'est ainsi qu'on naît, qu'on passe, qu'on change, qu'on poursuit différemment, même sur le mode culturel d'un accord au monde à recouvrer. Une percée, une fissure, un fendillement à peine perceptible dans le sillon dorsal. La fente s'élargit et s'étire. La nymphe déchire son sarcophage, soulève la capsule de son caveau, fend l'étui hermétique, entrouvre le lieu de ses transformations inouïes. Pour mieux se dépouiller, elle secrète une substance corrosive, un dissolvant qui amincit la couche de soie. C'est d'elle qu'elle accouche (c'est de nous que nous accouchons ou voudrions

accoucher), avec une souffrance effroyable, se dégageant à jamais de tous les passés, de tous les emprisonnements pour surgir dans le présent. Sortant de son enveloppe nymphale, elle déploie les pattes, déplie ses ailes, flotte, magnifique et souveraine sur sa défroque. Le papillon émerge comme d'un contexte féérique. Il est lyrique. Il est fée, empêtré encore dans un linge translucide, à la fois linge et linceul, dont il achève de se dépêtrer au prix de gesticulations considérables, s'extirpant par tortillement. Une série de miroitements minuscules apparaît le long de son corps et trahissent ses efforts. Il aspire l'air, s'en emplit en toute démesure. La pression fait progresser la lymphe dans les nervures des ailes et les fait se déployer. Le voilà prêt à l'envol.

Ce qui fascine là, ce qui fascine tout un chacun, c'est un processus analogue à celui qui devrait se produire en nous, dans la chair et dans l'âme, si nous ne voulons pas rester à jamais des êtres inachevés. C'est la même possibilité offerte aux âges de la vie, comme si la délivrance de la lymphe avait un effet profond sur nos moindres molécules comme sur toutes nos ambitions, s'amorçant, s'étoffant, se résolvant, et, en même temps, se prolongeant indéfiniment en nous-mêmes, nous apportant une sorte de confiance sereine.

L'instant suivant, dans une cyclothymie malade, comme si on devait subir le contrecoup, la contrepartie d'un enchantement, on s'angoisse à la pensée que l'on n'a pas la chance d'être programmé à l'exemple du papillon, assuré, lui, de son épanouissement. Il y a le

libre arbitre, la perspective d'inventer sa destinée,  
mais en même temps la menace de ne jamais passer à  
un autre stade de notre développement.